



## CULTURE

# « Religieuse à la fraise », c'est du gâteau

**THÉÂTRE** À Avignon, dans le cadre du cycle « Sujets à vif », le duo d'Olivier Martin-Salvan et Kaori Ito fait des étincelles.

ÉTIENNE SORIN [✉ esorin@lefigaro.fr](https://twitter.com/esorin@lefigaro.fr)

**L**e cadre enchanteur du jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph abrite les « Sujets à vif », cycle soutenu par la SACD. Des formes courtes, des créations où se rencontrent des artistes issus de disciplines diverses. C'est le cas d'*Un jour nous serons humains*, commande passée à Héléne Soulié et David Léon, metteuse en scène et auteur associé, rejoint ici par le danseur Emmanuel Eggermont.

Dans un hôpital psychiatrique, David Léon a entendu une femme dire : « *Un jour je serai humaine.* » Cette phrase lui a inspiré un texte, ou plutôt « *une adresse aux Hommes, aussi bien qu'aux Bêtes.* ». On entend les majuscules dans les mots de Léon dit par l'actrice Marik Renner. Elle est debout, appuyée sur le dossier d'une chaise, pour prononcer cette supplique qui tourne au supplice.

### La belle et la bête

À un moment, elle enlève le haut ; montrer ses seins ne mange pas de pain. Pour meubler, un danseur neurasthénique (Emmanuel Eggermont) fait le tour du propriétaire. On dirait une parodie. Les notes d'intention de la metteuse en scène Héléne Soulié affirment que non, tout cela est grave et sérieux : « *Une bombe. Comme toujours chez Léon, le fond et la forme font corps. Ici, le fond "apocalyptique" dynamite la forme. Pas d'apocalypse sans apocalypse dans l'écriture elle-même. Pas d'apocalypse dans l'écriture sans apocalypse dans les corps eux-mêmes.* » Le public, sonné par une telle déflagration, n'a pas le temps de trouver une corde pour se pendre. À peine roulé le faux gazon, le comédien français Olivier Martin-

Salvan entre en scène pour *Religieuse à la fraise*. Crâne dégarni, barbe et corps massif moulé dans un polo rose mal ajusté, il promène sur son dos et dans son pantalon la danseuse japonaise Kaori Ito. C'est le prologue d'un duo qui joue de ses oppositions. Le gros et la petite, la belle et la bête, l'acteur et la danseuse. Lui, ours pataud, elle, moineau agile, tantôt mouche du coche, tantôt souris déglinguée. Le corps de l'autre est un territoire exotique, dangereux et excitant. Ils se cherchent, se trouvent, s'affrontent, s'étreignent. C'est drôle et émouvant. De quoi rassasier les gourmands. ■

« Sujets à vif », jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph, du 9 au 13 juillet (relâche le 10), à 11 heures.

*Religieuse à la fraise*, à Avignon et au Festival Paris Quartier d'été, les 15, 16, 30 et 31 juillet, et les 1<sup>er</sup>, 3, 7, 8 et 9 août.



Olivier Martin-Salvan et Kaori Ito dans *Religieuse à la fraise*, une confrontation drôle et émouvante. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON



**AVIGNON** En plus de la crise des intermittents, les spectacles abordent l'extrême droite ou l'homophobie.

# La danse, sur le pont, suit le mouvement

## L'ÉTÉ AU CDC PARTICULIÈREMENT DANSE.

jusqu'au 20 juillet, relâche le 15.  
18, rue Guillaume-Py (84000),  
Rens.: 0490823312.

## SUJETS À VIF

Les programmes A et B se sont terminés, les programmes C et D se tiendront du 18 au 24 juillet, au jardin de la vierge du lycée Saint-Joseph, 62, rue des Lices (84000).

Particulièrement touchée par la précarité, la danse, qui ne manque pas d'être en lutte pour une réforme juste de l'assurance chômage, propose des spectacles aux formes les plus multiples, servant d'avertisseur social et politique. Beaucoup de propositions traitent de la montée de l'extrême droite et des injustices, poussant chacun à l'introspection, cela sans délivrer de messages catastrophiques ou de consignes. Elles se contentent de tirer le signal d'alarme, et l'on remarque au passage qu'elles sont de plus en plus masculines.

Au Centre de développement chorégraphique-les Hivernales (CDC), l'humour de Christian Ubl, que l'on connaissait comme interprète chez Kelemenis, Abou Lagraa ou Robert Seyfried, joue avec ses origines autrichiennes dans son solo *I'm from Austria, Like Wolfi!* Cela ne manque pas de saveur lorsqu'il mixe les spécialités locales, culinaires ou artistiques. Dans *la Mélodie du bonheur*, tournée dans les verts pâturages de Mozart, le danseur bouffe littéralement du drapeau. Quant au pa-

trimoine folklorique où le corps masculin est maintenu dans des culottes de cuir, il l'envoie paître, le détourne habilement, revisitant l'histoire sous la menace d'une marche militaire. Ces pas rangés et guerriers ne manquent pas d'apparaître dans *Shake It Out*, une pièce pour cinq danseurs et deux musiciens qui brasse les inepties d'une Europe tentant d'uniformiser les cultures et les modèles économiques de chacun de ses pays membres.

**Paradis.** Toujours au CDC, Michel Kelemenis, installé à Marseille où il dirige le KLAP, maison pour la danse, écrit un quatuor masculin d'un seul mouvement sur la musique d'Yves Chauris, qui reprend à son compte le *Quatuor à cordes* de Debussy. La danse coule sur la musique, alors que sur un écran en fond de scène, le soleil se lève et se couche sur un paradis perdu. Dans *Siva-la Persistance rétinienne d'un Eden fantasmé*, le chorégraphe, dont on peut saluer la composition nuancée, ramène sur le devant de la scène un propos ouvertement et délicatement pédéraste dans un contexte homophobe qu'il évoque par une scène de lynchage. C'est en tout cas une lecture possible de ce quatuor pasolinien ouvert à de multiples interprétations.

**Frontale.** Dans les Sujets à vif, proposés dans le in par la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), où l'enjeu est la rencontre entre des artistes, sans préjuger du résultat, tous les modes d'occupation de la scène sont possibles – les programmes A et B se sont tenus jusqu'à ce di-

manche. *La Religieuse à la fraise*, chorégraphiée et interprétée par Kaori Ito, danseuse et chorégraphe japonaise installée en Belgique, et par le comédien Olivier Martin-Salvan, est un délicieux duo entre un gros poilu (120 kilos) et une grignette lisse à l'énergie débordante. Tour à tour monstre à deux corps, sumo pas très doué, bestiole agaçante, les deux cherchent les points de jonction entre deux états physiques opposés. Réunion parfaite des différences.

Dans *Un jour nous serons humains*, texte de David Léon au bord de l'asphyxie, Hélène Soulié met en scène une fin de partie où la seule porte de sortie est la voix résistante de Marik Renner et le corps au bord de la disparition d'Emmanuel Eggermont, oiseau mazouté. Quand tout ne tient qu'à un appel à regarder sous les couches de désinformation, la danseuse et chorégraphe ivoirienne Nadia Beugré et le guitariste improvisateur Seb Martel (M, Salif Keita) sont présents. Dans *Tapis rouge*, ils déroulent, entravés, la liste de quelques nouvelles formes d'esclavagisme et de sadisme que la chorégraphe a étudiées sur le continent africain. Elle qui composa avec la compagnie Tchétché une danse de guerrière, frontale, se penche ici avec la complicité du musicien sur les corps pliés, cassés «pour rendre accueillante leur propre terre aux nouvelles infrastructures». L'hospitalité est aussi devenue un mot grossier.

Envoyée spéciale à Avignon

**MARIE-CHRISTINE VERNAY**





## CULTURE

### Une « Religieuse à la fraise » cuisinée par Titi et Grosminet

**R**eligieuse à la fraise. Le titre du duo de Kaori Ito et Olivier Martin-Salvan, présenté dans le cadre des Sujets à vif, opération de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD), au Festival d'Avignon, reste une énigme, même si l'on succombe dès les premières minutes à cette pâtisserie dont on ne trouve aucune trace dans la farandole des desserts (mais ça ne saurait durer !).

Au risque de flirter avec la surcharge calorique – car *Religieuse à la fraise* ne manque ni de sucre ni de gras –, on reprendrait bien deux fois de cette friandise spectaculaire qui allie délicatesse japonaise (Kaori Ito, 40 kg) et consistance française (Olivier Martin-Salvan, 120 kg).

Entre les deux, la balance penche donc nettement d'un côté, mais se trouve rééquilibrée par la malice du poids plume qui sait

s'amuser de son gras partenaire comme Titi avec Grosminet.

Refrain connu que ce jeu de proportions qui donne toujours de l'imagination au pas de deux. Sauf que Kaori Ito, danseuse-chorégraphe, et Olivier Martin-Salvan, comédien-chanteur, en tirent une recette sacrément détonnante, savourant les nuances de leur énorme différence avec une tout aussi énorme curiosité.

Tendresse et cruauté, amusement et rejet, l'exploration de l'autre, toujours une énigme en soi, et de ses lois physiques et gravitaires, entraîne un tourbillon d'aventures épatantes.

Le corps de l'autre est d'abord un morceau de choix où il fait bon mettre les doigts, histoire d'en goûter l'élasticité ou d'en mesurer la difformité. Kaori Ito s'enfonce dans le ventre d'Olivier Martin-Salvan, lui tripote les

bourrelets, lui défrise les poils, mais elle se fait aussi phagociter par cet estomac sur pattes qu'est son partenaire.

#### Théâtre du corps

La relation cannibale se décline ici avec cocasserie, les deux se bouffant, se digérant, se recrachant sans jamais se libérer l'un de l'autre. Et avec appétit, et sans aucun complexe !

Ce théâtre du corps, entre acrobatie, contorsion et clownerie, engendre un nombre incroyable de scénarios qui défilent au gré parfois d'un minuscule retournement. Il suffit par exemple que Kaori Ito glisse du dos d'Olivier Martin-Salvan sur son ventre, puis sur ses épaules, pour que surgissent des histoires contrastées de galopade enfantine, d'excroissance bizarre ou de monstruosité à deux têtes.

Entre la moule et le rocher, le

nafragé et son île, la marionnette et son maître, mais aussi Mowgli et Baloo, Juliette et Roméo, Kama et Soutra, les deux lascars dressent un panorama d'images et de paysages qui secouent les catégories, les genres, avec un suspense gustatif imprévisible.

Ce duo inclassable se joue en silence sur la seule bande-son des bruits des corps. A l'affiche de Paris Quartier d'été depuis le 15 juillet, il se posera jusqu'au 9 août dans différents lieux parisiens, toujours en plein air. Et gratuitement ! Qui dit mieux pour cette religieuse à la fraise, qui file une pêche irrésistible ? ■

**ROSITA BOISSEAU**

*Religieuse à la fraise*. De Kaori Ito et Olivier Martin-Salvan. Paris Quartier d'été. 10, bd Bonne-Nouvelle, Paris 10°. Tél. : 01-44-94-98-00. [www.quartierdete.com](http://www.quartierdete.com)





# SCÈNES



Quand Kaori se fait koala...

**RELIGIEUSE À LA FRAISE**  
PANTOMIME MODERNE  
**KAORI ITO ET OLIVIER MARTIN-SALVAN**

**TT**

Lui, le comédien Olivier Martin-Salvan, pèse trois fois plus qu'elle, la danseuse-chorégraphe Kaori Ito. De cette balance inégale, il est question durant tout ce spectacle rafraîchissant, filant, tell'éclair. Le colosse et la fluette, l'ours et la gazelle, le sumotori et la poupée, le super porteur et la fine voltigeuse... Tous les oxymores conviennent pour décrire ce rapport de forces tel qu'il s'est, d'emblée, imposé au Festival d'Avignon – juste avant Paris – dans cette collection de « Sujets à vif », initiée il y a huit ans par la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, pour favoriser le métissage des disciplines.

Il entre d'abord avec une très grande lenteur. Elle est fixée à lui tel un koala. Une sorte d'alliance objective comme on en trouve dans la nature : elle l'oriente, il la transporte. A moins que le corps de l'autre ne devienne un agrès comme au cirque : Kaori s'arc-boute et progresse sur le rouleau qu'est devenu, bonne pâte, Olivier ! Leur rencontre tient-elle du dialogue (entre leurs cultures respectives, japonaise et française, entre leurs différences physiques déterminant une place si différente dans l'espace) ou de l'affrontement ? Les deux sans doute. Non sans humour, car à la fin la petite danseuse déploie l'énergie d'un samouraï à la face du géant si solidement ancré dans le sol. Quoique...

– **Emmanuelle Bouchez**

30 mn | Jusqu'au 9 août, festival Paris quartier d'été (lieu différent chaque jour, quartierdete.com) | Gratuit.

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

■ **Intérieur**  
Cérémonie  
**Maurice Maeterlinck**  
1h40 | Mise en scène Claude Régy | Spectacle en japonais surtitré en français | Festival d'automne, du 9 au 27 septembre | Maison de la culture du Japon, Paris 15<sup>e</sup> | Tél. : 01 44 37 95 95.

Trop, c'est trop. On était pourtant parti pour aimer – vénérer même, comme il l'apprécie – l'ultime travail du vieux maître Claude Régy (91 ans). *Intérieur*, de Maurice Maeterlinck (1894), qu'on avait déjà vu monté par lui en 1985, avait en effet laissé des traces de braise dans la mémoire, tant cette quinzaine de pages sur rien ou presque – l'annonce de la mort d'une adolescente à ses parents – explorait d'indicibles angoisses dans un temps soudain comme suspendu au-delà des mots ; dans un silence démultiplié, plus riche de sens et de vie que n'importe quel dialogue. « *Prenez garde, on ne sait pas jusqu'où l'âme s'étend autour des hommes* », dit-on dans la courte pièce...

Au théâtre, le Belge Maurice Maeterlinck (1862-1949) voulait représenter l'irreprésentable, à travers les scènes minimalistes d'un sobre tragique quotidien. C'est sous une apparence douce, une ineffable mélancolie, une banale lenteur que s'y révèlent les plus terribles drames, tels le suicide (*Intérieur*) ou l'assassinat d'un enfant (*La Mort de Tintagiles*). La fatalité, cette intruse, est au cœur de ces histoires qui semblent ne jamais commencer et ne jamais finir, tant le malheur est partout, avec lequel il faut s'habituer à vivre. Les pièces de Maeterlinck sont des pièces d'atmosphère, où il faut deviner, sentir, pressentir. Percevoir au-delà du visible, de l'audible.

Ainsi, *Intérieur* confronte audacieusement ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ; comme si de souterrains courants pouvaient circuler entre eux. Un vieillard et un étranger viennent apprendre à une famille qu'ils observent de l'extérieur de la maison – sans oser y entrer – que leur fille s'est noyée dans un étang proche. Comment dire cette nouvelle-là, avant que n'arrive le corps porté par les villageois ? Derrière les fenêtres qu'ils observent, la famille paraît tranquille mais le moindre de ses gestes, pourtant, semble porteur d'une étrange prémonition. Chez Maeterlinck, conscient et inconscient

se mêlent. C'est dans l'invisible qu'il faut apprendre à voir, dans l'inadmissible qu'il faut se mettre à écouter. Chez lui, la nuit, le silence devient lumière et langage.

On ne s'étonnera pas que Claude Régy soit resté fasciné par l'œuvre de cet arpenteur de toutes les obscurités. Régy aussi a cherché – sa longue carrière théâtrale durant – à faire découvrir des langues, des auteurs autres. Il a fait franchir au public toutes sortes de frontières, intellectuelles, esthétiques, philosophiques, mystiques. Il l'a entraîné loin des clichés grâce à un travail radical avec les acteurs : hors psychologie ou sentimentalité facile. Il a préféré le non-dit au dit, la hantise de la mort à celle de la vie. Travailler, comme ici, avec des acteurs japonais nourris au théâtre nô – où les morts fraient si bien avec les vivants –, a dû ajouter encore de l'attrait à la création qu'il présentait au Festival d'Avignon dans l'ingrate salle de Montfavet. Pourquoi la magie habituelle du maître a-t-elle alors paru système ? Et sa quête, démarche narcissique, pleine de préciosité et de tics de fabrique ? Orgueilleuse et sans générosité. Et on ne parle pas de la pression méprisante où l'on tient le public, somme de rester debout un quart d'heure en silence, avant que la représentation commence. Et qu'on l'y fasse entrer religieusement un par un, comme on ne le fait plus à aucune messe. De quoi se sentir condamné à l'admiration, face à une scénographie et des lumières pourtant trop chics pour faire naître le moindre choc.

Mais ose-t-on aujourd'hui mettre en question Claude Régy ? S'attaquer à une des rares œuvres à visée poétique qui subsistent ? Sans avoir vu toutes les productions du Festival, au demeurant bien malmené par la lutte des intermittents, le cru 2014 fut médiocre. On y aura porté au pinacle des spectacles athlétiques, hystériques, phénoménaux. Non merci, comme disent nos amis intermittents : l'énergie, la vitalité brouillonne et sympathique ne suffisent pas à faire art. En aurait-on perdu les secrets ? ●